de vaisseau et un commissaire de la marine, pour se rendre compte de diverses expériences sur les torpilles fabriquées par M. Whitehead. C'est à la suite du rapport de M. Peschart d'Ambly que fut adoptée dans la marine française la torpille automobile qui est encore en service à bord des bâtiments français. Promu ingénieur de 1re classe en 1874, il devint, le 6 juin 1881, directeur des constructions navales, puis sous-directeur du matériel au ministère de la Marine; il fut ensuite nommé adjoint à l'inspection générale le 15 mai 1882, et appelé aux importantes fonctions de directeur du matériel le 11 avril 1883. Il est commandeur de la Légion d'honneur du 28 juin 1886.

PÈSE-BÉBÉS s. m. V. BALANCE.

** **PESSARD** (Hector-Louis-François), publiciste français, né à Lille le 22 août 1836. — En 1878, M. Pessard prit la direction du « National » où il soutint une politique républicaine conservatrice. Aux élections générales de 1885, il fit campagne en Seine-et-Oise contre les candidats radicaux et contre les candidats opportunistes. Il obtint, ainsi que les autres candidats de la liste libérale, une minorité peu importante, mais il n'en maintint pas moins, sans succès d'ailleurs, sa candidature au second tour de scrutin. Le 1er juillet 1886, il passa du « National » à la direction de la « Petite République française », qu'il quitta en 1888; il continua d'y défendre les idées libérales conservatrices. M. Pessard a publié dans la « Revue bleue » et réuni en volume (1887, in-16), sous le titre *Mes petits papiers*, une suite de souvenirs très curieux et très agréablement contés sur l'histoire intime du second Empire. La plupart des hommes qui, soit dans la presse, soit dans le Parlement, soit dans le gouvernement, ont tenu, après le 4 septembre, les premiers rôles sur la scène politique, sont nés à la vie publique pendant les dernières années de l'Empire; il s'attache donc un vif intérêt aux souvenirs de M. Pessard, qui fut très mêlé, comme journaliste, aux hommes et aux choses de cette période historique.

* **PESSARD** (Emile-Louis-Fortuné), compositeur français, né à Paris le 29 mai 1843. — Aux œuvres déjà citées il faut ajouter : *le Char*, opéra-comique en un acte (1878); un autre ouvrage beaucoup plus important, représenté la même année à la salle Ventadour : *le Capitaine Fracasse*, qui fut bien accueilli par le public. M. Pessard a publié une *messe*, quelques morceaux de piano, un *quintette*, un *trio*, plusieurs mélodies, etc. Il est inspecteur du chant dans les écoles communales de Paris et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1879.

* **PESSIMISME** s. m. — **Encycl.** Philos. *Le pessimisme dans l'antiquité.* C'est dans l'Inde que le pessimisme radical et absolu a trouvé ses vrais aïeux. La parenté de la philosophie pessimiste moderne, telle qu'elle a été systématisée par Schopenhauer, avec la doctrine du Bouddha a été souvent mise en lumière. Le bouddhisme a donné au pessimisme la forme et le caractère d'une religion. Nous rappellerons qu'il se résume dans ce qu'on appelle les *quatre vérités sublimes.* La première de ces quatre vérités, c'est que la douleur est inséparable de l'existence, parce que l'existence comporte la vieillesse, la maladie et la mort. La seconde, c'est que la douleur est fille du désir qui nous attache aux objets, à la jeunesse, à la santé, à la vie, des fautes que le désir nous a fait commettre dans les existences précédentes et des fautes qu'il nous fait commettre dans l'existence actuelle. La troisième vérité, propre à consoler des deux autres, c'est que la douleur et l'existence peuvent cesser par le nirvâna. Enfin, la quatrième, c'est que, pour atteindre à la cessation de la douleur et de l'existence, au nirvâna, il faut détruire en soi le désir, se détacher de soi-même, se renoncer à soi-même et écarter tous les obstacles qui s'opposent à l'extinction du désir, à la pratique du renoncement. Les deux premières vérités sont *la douleur* et *la cause de la douleur*; les deux dernières sont *le salut* et *la voie du salut.* V. au tome II du *Grand Dictionnaire* les articles BOUDDHA et BOUDDHISME.

Le pessimisme systématique n'est représenté dans l'antiquité grecque que par Hégésias, dont l'école florissait à Alexandrie au commencement du IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Hégésias était disciple d'Aristippe, qui faisait du plaisir la seule fin raisonnable de l'existence; il concluait de ce principe que la vie est essentiellement mauvaise parce qu'elle n'atteint pas sa fin. Le bonheur, disait-il, est une chose purement imaginaire et irréalisable, qui trompe et qui trompera toujours nos efforts. La somme des plaisirs n'égale jamais celle des peines et les biens eux-mêmes n'ont rien de réel : l'habitude en émousse la jouissance et la société nous les ravit. De là cette maxime qui résumait la philosophie d'Hégésias : « Ce n'est qu'à l'insensé que la vie paraît être un bien; le sage n'éprouve pour elle qu'indifférence, et la mort lui paraît tout aussi désirable. » Il avait composé, nous dit Cicéron, un livre intitulé : *le Désespéré*, où il fait parler un homme qui se laisse mourir de faim; ses amis tâchent de l'en dissuader : le désespéré leur répond en énumérant les peines de cette vie. Hégésias était si élogieux dans ses sombres peintures de la vie humaine, qu'il reçut le nom de *Peisithanatos* (qui persuade de mourir), et que le roi Ptolémée, effrayé du trouble que sa parole répandait dans les âmes, dut fermer son école pour soustraire les auditeurs à la contagion du suicide.

Pour caractériser en quelques mots le pessimisme, tel qu'il apparaît dans l'antiquité, nous dirons que, dans l'Inde, il est surtout d'origine métaphysique, et, en Grèce, d'origine psychologique. Le pessimisme bouddhique est né de la métaphysique nihiliste, à laquelle aboutit logiquement le panthéisme brahmanique, et de la doctrine brahmanique de la transmigration des âmes. Le pessimisme d'Hégésias se présente lui-même comme la conséquence naturelle de la psychologie sensualiste et de la morale hédoniste de l'école cyrénaïque.

— *Le pessimisme moderne.* Le pessimisme moderne est représenté surtout par un grand poète italien, Léopardi, et par deux philosophes allemands, Schopenhauer et Hartmann.

Léopardi ne doit pas être confondu avec les poètes anciens ou modernes qui ont été les chantres des douleurs et des tristesses humaines. C'est bien une théorie philosophique, un ensemble de conceptions raisonnées et liées sur la vie humaine, qu'il a voulu exprimer dans ses vers. Son pessimisme vient de ses observations et de ses réflexions sur le mal objectif, impersonnel, absolu, qui règne à tous les degrés et dans toutes les régions de l'être : il ne veut pas qu'on le mette sur le compte de ses souffrances particulières. « Ce n'est, s'écrie-t-il à un ami, que par un effet de la lâcheté des hommes, qui ont besoin d'être persuadés du mérite de l'existence, que l'on a voulu considérer mes opinions philosophiques comme le résultat de mes souffrances particulières, et que l'on s'obstine à attribuer à *mes circonstances matérielles* ce qu'on ne doit qu'à mon entendement. » Il est d'ailleurs à remarquer que sa théorie de l'*infélicité*, qui est répandue à travers toutes ses poésies, se trouve concentrée dans ses *Œuvres morales en prose.* Quand on lit ces dernières, on s'assure que Léopardi doit être considéré comme le précurseur de la philosophie pessimiste de Schopenhauer et de Hartmann. Avec une sincérité et une profondeur d'accent que ces métaphysiciens du pessimisme n'ont pas égalée, il s'applique à montrer le caractère illusoire, la vanité de tout ce qui paraît contenir le bonheur ou le faire espérer pour nous-même ou pour les autres : de la gloire et de l'amour, de la croyance en Dieu et en l'immortalité, de l'espérance du progrès sur la terre par la science et l'industrie.

Le pessimisme de Léopardi se distingue de celui de Schopenhauer et de Hartmann en ce qu'il est purement expérimental, et non métaphysique. Le poète-philosophe sent, constate, apprécie le mal : c'est une somme de sensations très réelles, un objet d'expérience, un fait. Mais de ce fait il ignore la cause; il n'essaie pas d'en déduire la nécessité de tel ou tel principe. De plus, ignorant le principe du mal, il ne songe pas à y opposer des remèdes plus ou moins contestables. Le mal inhérent à la vie lui paraît incurable. En présence de l'éternelle et universelle souffrance, il n'y a qu'à se résigner, à se taire et à mépriser. « Notre vie, dit-il, à quoi est-elle bonne? Seulement à la mépriser (*solo a spregiarla*). »

Le pessimisme de Schopenhauer se fonde sur sa métaphysique, laquelle, prenant son point de départ dans la distinction kantiste du phénomène et de la chose en soi, détermine la chose en soi comme volonté (v. CHOSE EN SOI). La volonté, selon Schopenhauer, est le principe, l'essence, le fond de tout. Tout est volonté dans la nature, donc tout souffre : voilà l'axiome fondamental de son pessimisme. Ainsi s'explique la nécessité du mal universel. La volonté-principe est un désir aveugle et inconscient qui détermine le possible à l'être, et pousse l'être à tous les degrés de l'existence jusqu'à l'homme. Après s'être développée dans la nature inorganique, dans le règne végétal et dans le règne animal, la volonté arrive dans l'homme à la conscience. La souffrance existait déjà chez l'animal, mais sentie plutôt que connue; chez l'homme, elle se sent et se connaît; elle se connaît comme inséparable de l'effort et par conséquent de la volonté. Vivre, c'est vouloir, et vouloir, c'est souffrir; toute vie est donc par essence douleur. L'effort naît d'un besoin; tant que ce besoin n'est pas satisfait, il en résulte de la douleur, l'effort lui-même devient fatigue; quand le besoin est satisfait, cette satisfaction est illusoire, tant elle est passagère; il en résulte un nouveau besoin et une nouvelle douleur. De cette théorie de la volonté sortent deux conséquences : la première, c'est que tout plaisir est négatif, la douleur seule est positive; la seconde, c'est que plus l'intelligence s'accroît, plus l'être est sensible à la douleur; ce que l'homme appelle le progrès n'est que la conscience plus intime et plus pénétrante de sa misère.

Ce n'est pas tout. La démonstration rationnelle du pessimisme s'appuie, dans la philosophie de Schopenhauer, sur l'opposition qui existe entre les intérêts de l'individu et ses instincts naturels. Ces derniers sont des moyens que la volonté emploie pour nous tromper sur nos propres intérêts. Elle nous entraîne vers son but à elle, qui n'est pas le nôtre, qui est même fort opposé à celui que nous poursuivrions, si nous n'étions les jouets d'une immense duperie. C'est surtout dans l'amour que se trahit le mensonge de l'instinct. Le grand but de la volonté, c'est l'espèce, vraie gardienne de la vie. L'individu n'est chargé que de transmettre la vie d'une génération à l'autre; mais il faut que cette fonction s'accomplisse, dût-il en coûter à l'individu son repos, son bonheur, l'existence même. C'est pourquoi elle prend l'individu, le trempe, le brise à son gré, après l'avoir choisi dans des conditions spéciales. De là est né l'amour, une passion *spécifique*, qui, pour se faire accepter, se déguise en passion individuelle et persuade à l'homme qu'il sera heureux pour son compte, quand au fond il n'est que l'esclave, le martyr et la victime de l'espèce. Ainsi, le « Dieu malin », que supposait Descartes, et par lequel il poussait à l'extrême son doute d'épreuve et de méthode, devient, chez Schopenhauer, la plus certaine et la plus haute réalité de la psychologie et de la métaphysique.

Le pessimisme de Hartmann ne diffère pas, dans ses traits généraux, de celui de Schopenhauer. Hartmann remplace la volonté par l'inconscient. Mais son inconscient agit dans nos intérêts avec le même machiavélisme que la volonté de Schopenhauer. Il nous mène à ses fins par les mêmes illusions. Nous devons remarquer cependant que Hartmann se sépare de son maître sur une question importante et qui même paraît essentielle à la doctrine, sur la question du caractère purement négatif du plaisir, opposé au caractère positif de la douleur. Il reconnaît que le plaisir ne consiste pas uniquement dans la cessation ou la diminution de la souffrance, mais qu'il peut être quelquefois ou *positif* (quoique reposant sur l'illusion), comme l'amour, ou *réel*, comme l'art et la science. Mais il n'en maintient pas moins le rôle prédominant de la douleur, en alléguant : 1° que, d'après la nature de la vie organique, le plaisir trop prolongé se change en douleur, tandis que la souffrance qui cesse nous laisse moins reconnaissants envers la fortune qui nous en a délivrés que mécontents de l'avoir subie : d'où il suit que, dans les deux cas contraires, il y a un excédent du mal sur le bien; 2° que de nombreuses circonstances physiologiques ou autres interceptent ou diminuent la conscience du plaisir, tandis que la peine éveille inévitablement la sensation ou le sentiment correspondant; 3° que la satisfaction donnée à la volonté, et par suite la conscience du plaisir, sont de très courte durée, tandis que la contrariété subie par la volonté dure autant que la volonté en acte : d'où l'on peut conclure, la volonté agissant constamment, que la contrariété est éternelle et n'est interrompue que par les rapides et fausses joies que nous devons à l'espérance; 4° que le plaisir ne saurait être une compensation suffisante de la douleur, attendu qu'il faut, d'après la constitution de la sensibilité, bien des degrés de plaisir pour équilibrer dans la conscience un degré de douleur de même espèce.

— Bibliogr. On peut consulter sur le pessimisme les ouvrages suivants : *la Philosophie de Schopenhauer*, par Th. Ribot (1874, in-18); *le Pessimisme au* XIXe *siècle*, par E. Caro (1878, in-12); *le Pessimisme : histoire et critique*, par James Sully, trad. en français par A. Bertrand et P. Gérard (1882, in-8°).

* **PESTH**, ville de Hongrie. V. BUDAPEST.

PÉTAVEL-OLLIFF (Emmanuel), théologien protestant, né à Neuchâtel (Suisse) en 1836. Il fit dans cette ville ses études théologiques, fut consacré ministre de l'Evangile en 1858, et, peu de temps après, devint prédicateur à l'église suisse de Londres. Après avoir vécu un certain temps en Angleterre, il vint à Paris, où il collabora au journal « la Croix » et fut choisi comme secrétaire de la Société nationale pour la traduction des livres saints. Cette société, à la fondation de laquelle il prit une part active, comptait parmi ses membres des prêtres catholiques, des ministres protestants, des rabbins juifs et des savants de l'Institut de France; elle s'était donné pour tâche de publier une version de la Bible, qui, par son exactitude philologique et par l'accord de tous ceux dont elle serait l'œuvre commune, prendrait une autorité universellement acceptée. L'archevêque de Paris, M. Darboy, voyait l'entreprise d'un œil favorable; mais l'opposition du parti ultramontain la fit échouer. M. Pétavel-Olliff fit alors paraître, sous ce titre : *la Bible en France*, une histoire des diverses traductions françaises de la Bible (1864). Depuis cette époque M. Pétavel-Olliff s'est fait remarquer par l'ardeur avec laquelle il s'efforce de défendre et de répandre la doctrine de l'immortalité conditionnelle ou facultative. On peut dire qu'il est, dans les pays de langue française, le théologien du conditionalisme. Il ouvrit la campagne contre le dogme traditionnel en publiant l'ouvrage qui a pour titre : *la Fin du mal ou l'immortalité des justes et l'anéantissement graduel des impénitents* (1872, in-12). L'objet de ce livre intéressant est de montrer que l'idée des peines éternelles est étrangère à la théologie biblique, qu'elle est condamnée non seulement par la philosophie mais par l'exégèse; que les châtiments dont parle l'Ecriture ne sont pas autre chose que la destruction finale des pécheurs obstinés; que cet anéantissement final des méchants, loin d'être une nouveauté dans l'Eglise est la doctrine ancienne, celle des premiers Pères, notamment d'Ignace, de Polycarpe, de Justin, de Théophile d'Antioche, de Clément d'Alexandrie; que la croyance à l'éternité des tourments est d'origine grecque et qu'elle s'introduisit dans l'Eglise avec la conception platonicienne de l'immortalité. *La Fin du mal* a été traduite en anglais avec une préface par le docteur Dale. M. Pétavel-Olliff, à qui la question eschatologique paraît fondamentale au point de vue de la rénovation de la théologie, ne s'en est pas tenu à ce premier ouvrage : il a donné, sur l'idée qui lui tient au cœur et à laquelle il s'est consacré, une série d'articles importants à la « Revue théologique » de Montauban, à la « Critique religieuse », au « Chrétien évangélique » de Lausanne; il a soutenu cette idée contre de savants adversaires avec une chaleur de conviction entraînante et un véritable talent de polémiste. Nous citerons parmi les brochures qu'il a publiées : *Quelques difficultés de l'universalisme chrétien* (1886, in-8°); *Quelques difficultés du dogme traditionnel concernant la vie future* (1887, in-8°).

Petdeloup (MONSIEUR), type ridicule de maître de pension ou de vieux professeur arriéré, ancré dans la routine : MONSIEUR PETDELOUP, *juste mais sévère, est le Joseph Prudhomme du professorat. Dans l'intimité des bureaux, on subdivise ainsi l'Académie française : les ducs, les* PETDELOUP, *les cabotins; les ducs, ce sont tous les gens de noblesse et l'épiscopat; les* PETDELOUP *comprennent les professeurs et savants divers; par cabotins, on entend les avocats, hommes de théâtre, journalistes, romanciers.* (Alph. Daudet.)

PETER (Michel), médecin français, né à Paris en 1824. Il commença assez tard ses études médicales, après avoir été, dit-on, prote d'imprimerie. Reçu docteur en 1859 avec une thèse sur les *Lésions bronchiques et pulmonaires dans le croup*, professeur agrégé en 1866 avec une autre thèse sur la *Tuberculisation en général*, il fut longtemps médecin des hôpitaux à la Charité et obtint la chaire de pathologie interne à la Faculté; enfin, il est devenu titulaire d'une chaire de clinique médicale à Necker. Il est en outre membre de l'Académie de médecine et officier de la Légion d'honneur. M. Peter a pris à partie les découvertes et les doctrines microbiennes de M. Pasteur. Dans une discussion qui tint pendant des mois l'Académie en éveil et dans laquelle il déploya beaucoup de verve et d'habileté, il réussit au moins à mettre les esprits en garde contre un optimisme trop hâtif. Son œuvre principale est résumée dans les trois volumes de ses *Leçons de clinique médicale* (1873). Il a publié en outre : *les Maladies virulentes comparées chez l'homme et chez des animaux* (1863); *De la blennorrhagie dans ses rapports avec la diathèse rhumatismale, goutteuse, scrofuleuse et herpétique* (1867); *Maladies médicales du larynx* (1869); *Traité clinique et pratique des maladies du cœur et de l'aorte thoracique* (1877); *De la diphtérie* (1878).

* **PETERMANN** (Auguste-Henri), géographe allemand, né à Bleicherode (Prusse) le 18 avril 1822. — Il est mort à Gotha le 25 septembre 1878.

PETERMANN (Arthur), chimiste et agronome allemand, né à Dresde le 14 juillet 1845. Après avoir suivi les cours du Polytechnikon de Dresde et de l'université de Gœttingue, il devint, en 1867, aide de la station de recherches agricoles de Pommritz, chimiste de la station de recherches de Nancy, de 1869 à 1870, et, sur la proposition de Liebig, professeur à l'académie agricole et directeur de la nouvelle station d'essais de Gembloux, en Belgique, en 1872. Il prit aussi une part active à l'organisation de la première station agronomique de France, à Nancy, sous la direction de M. Grandeau. On lui doit enfin l'installation de la plupart des autres stations belges à Gand, Hasselt, Liège. Ses travaux ont porté particulièrement sur la physiologie végétale et les engrais, sur la valeur agricole des déchets azotés de l'industrie : cuir, laine, sang. Il est l'un des principaux représentants de la théorie de l'équivalence des phosphates solubles et rétrogradés. Il a publié les ouvrages suivants, en français : *Sur les gisements de phosphates en Belgique; Recherches sur la culture de la betterave à sucre* (1876); *Essais sur le pouvoir germinatif des graines de betterave à sucre; Sur la présence des graines de lychnis githago dans les farines alimentaires; Sur la présence du cuivre dans le genièvre; Recherches sur la dialyse du sol arable; Sur la fabrication de la graine de lin importée de Riga; la Composition moyenne des plantes; la Composition moyenne des matières fertilisantes; Des matières fertilisantes* (1880); *Recherches de chimie et de physiologie appliquées à l'agriculture* (1883, in-8°). Il a été rapporteur officiel et juré aux Expositions universelles de Vienne et de Paris.

* **PETERS** (Chrétien-Auguste-Frédéric), astronome allemand, né à Hambourg en 1806. — Il est mort à Kiel le 8 mai 1880. Appelé en 1854 à la direction de l'observatoire d'Altona, c'est sur sa proposition que cet observatoire fut transféré à Kiel en 1872. L'année suivante, il fut nommé professeur ordinaire à l'université de cette ville. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Numerus constans nutationis ex ascensionibus rectis stellæ polaris in specula Dorpatensis annis* 1822 *ad* 1838 *observatis deductus* (1842); *Recherches sur la parallaxe des étoiles fixes* (1847), en français; etc.

* **PETERS** (Guillaume-Charles-Hartwig), naturaliste et voyageur allemand, né à Coldenbuttel le 22 avril 1815. — Il est mort à Berlin le 20 avril 1883.

* **PÉTERSBOURG (SAINT-)**, ville capitale de l'empire russe. — Pop. : 929.093 hab.; superf.: 100 kilom. carrés. On compte parmi ses habitants 54.318 nobles, 6.113 religieux, 22.333 négociants, 131.932 militaires, etc.

Depuis quelques années, la ville de Saint-Pétersbourg et ses faubourg forment un gouvernement indépendant. Cette modification a eu pour conséquences de notables améliorations, notamment au point de vue de l'état sanitaire : les douze cimetières contenus dans l'enceinte de la ville et qui avaient une influence néfaste sur la santé publique, ont été fermés et remplacés par deux nécropoles dans la banlieue. Les améliorations, du reste, n'ont pas été poussées aussi loin qu'elles auraient dû l'être, par suite de l'incertitude où semble être le gouvernement russe au sujet du maintien de Saint-Pétersbourg comme capitale de l'empire. Les séjours du tsar dans cette ville deviennent chaque année plus courts. Malgré cela, on y a construit dans ces derniers temps des édifices privés et publics importants. Les principaux d'entre eux sont : le palais Dervis, sur le quai Anglais; celui du chef de la marine, grand-duc Alexis, et celui du fils aîné du grand-duc Michel, sur le nouveau quai de la Néva, entre le pont du Château et la place du Sénat. On a élevé le théâtre Panajew, sur le quai de la Néva, destiné à l'opéra italien, et le Petit-Théâtre impérial, entre les ponts Tchernychew et Ssemjenow. Le Grand-Théâtre est fermé depuis 1885. En fait d'importants édifices publics, on a construit les halles du marché tout en fer et en verre et la nouvelle prison sur les bords de la Néva; puis un monument rappelant les victoires de la guerre russo-turque (1877-1878), sur la perspective Ismaïlow. D'autre part, le Palais d'hiver, qui pendant longtemps fut habité par l'empereur régnant et renfermait les plus hautes institutions de l'Etat, n'ouvre plus à présent ses portes que quelque fois dans l'année, pour de grandes réceptions ou des bals de la cour. Pendant son court séjour dans la capitale, l'empereur habite le palais Anitschkow, considérablement agrandi et qui autrefois était la résidence du prince-héritier. Le palais Leuchtenberg a été acheté par l'administration pour y installer les services supérieurs du gouvernement; par suite, la galerie de peinture de même nom a été placée à l'Académie de peinture et est devenue publique. Parmi les monuments nouveaux, nous citerons : celui de Catherine II, inauguré en 1873 sur la place Alexandre; une seconde statue équestre de Pierre le Grand, devant l'académie des ingénieurs; le monument du poète Krylow, dans le Jardin d'été; celui de l'amiral Krusenstern, sur les bords de la Néva. Les entrées des chaussées de Moscou et de Narwa sont décorées d'arcs de triomphe. Le pont Alexandre menant de Liteinaja à Wiborg, tout en fer, et construit de 1873 à 1878, est plus grandiose que le pont Nicolas.

Saint-Pétersbourg communique par des voies ferrées avec Moscou, Varsovie, Tsarskoë-Selo, Peterhof, Reval et Helsingfors. Un canal menant de Kronstadt à un nouveau port projeté au sud-ouest de Saint-Pétersbourg a été commencé en 1875 et livré à la circulation en 1885. Un réseau de tramways a été créé dans l'intérieur de la ville. On a pourvu par de grands travaux à la défense de la ville.

La valeur de l'importation s'est élevée annuellement à plus de 100.000.000 de roubles; celle de l'exportation à 40.000.000 de roubles.

Saint-Pétersbourg possède une université avec 80 professeurs, 2.000 étudiants et une bibliothèque de 30.000 volumes, des écoles d'architecture, de commerce et d'art dramatique, l'académie militaire Nicolas, celles des ingénieurs, des forêts, de la marine, des gymnases militaires, et enfin 28 gymnases de garçons et de filles. Les écoles élémentaires sont encore insuffisantes; cependant, dans ces derniers temps, la municipalité en a fondé beaucoup et pourvoit à leurs besoins. Une coutume assez originale, c'est que les fêtes des grands penseurs et des poètes sont presque toujours signalées par une création utile à l'enseignement.

Saint-Pétersbourg est surtout une ville de fonctionnaires et de militaires : sur 59 hab. il y a un employé, et sur 29 hab., un militaire. Malgré cette population officielle, c'est encore une des cités les plus cosmopolites, réunissant le caractère de l'Occident et celui de l'Orient.

* **PETIET** (Jules-Alexandre), ingénieur français, né à Paris en 1813. — Il est mort dans cette ville le 29 janvier 1871.

PETILLEAU (Georges), littérateur et conférencier français, né à l'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire) le 9 décembre 1849. Il entra en 1868 dans l'administration du canal de Suez en qualité d'attaché au secrétariat de M. Ferdinand de Lesseps, puis revint à Paris et se lança dans le journalisme. Il collabora, tant sous son nom que sous divers pseudonymes, au « Nain jaune », au « Figaro », au « Charivari », à la « Vie parisienne », et fonda en 1874 *la Fronde*, journal satirique, que le gouvernement de combat finit par faire disparaître. La connaissance approfondie qu'il avait de la langue anglaise l'engagea à se rendre à Londres, où il obtint, en 1881, la chaire de langue et de littérature françaises à la maison d'éducation de Charterhouse; quelque temps après, il fonda la Société nationale des professeurs français en Angleterre, société qui se plaça sous le patronage de Victor Hugo et qui est appelée à rendre de grands services; par de nombreuses conférences et la réunion annuelle de congrès pédagogiques, M. G. Petilleau a beaucoup aidé à la diffusion du français en Angleterre. Il a publié, à l'usage des écoles anglaises, quelques-unes des meilleures pièces du théâtre français contemporain, avec des annotations philologiques. On lui doit aussi, sous le pseudonyme de **George Sparkling**, *John Bull à l'école*, en collaboration avec M. Max O'Rell, l'auteur de *John Bull et son île.*

* **PÉTILLER** v. n. ou intr. — Doit s'écrire ainsi, et non PETILLER, d'après la nouvelle orthographe de l'Académie (édit. de 1877). Il en est de même de PÉTILLANT, PÉTILLEMENT, et non PETILLANT, PETILLEMENT.

* **PETIT** (Pierre-Félicissime-Victor-Alphonse), jurisconsulte français, né à Hesdin (Pas-de-Calais) en 1790. — Il est mort à Douai le 12 mars 1875.

* **PETIT** (François-Charles-Savinien), peintre français, né à Trémilly (Haute-Marne) en 1815. — Il est mort à Paris le 2 février 1878.

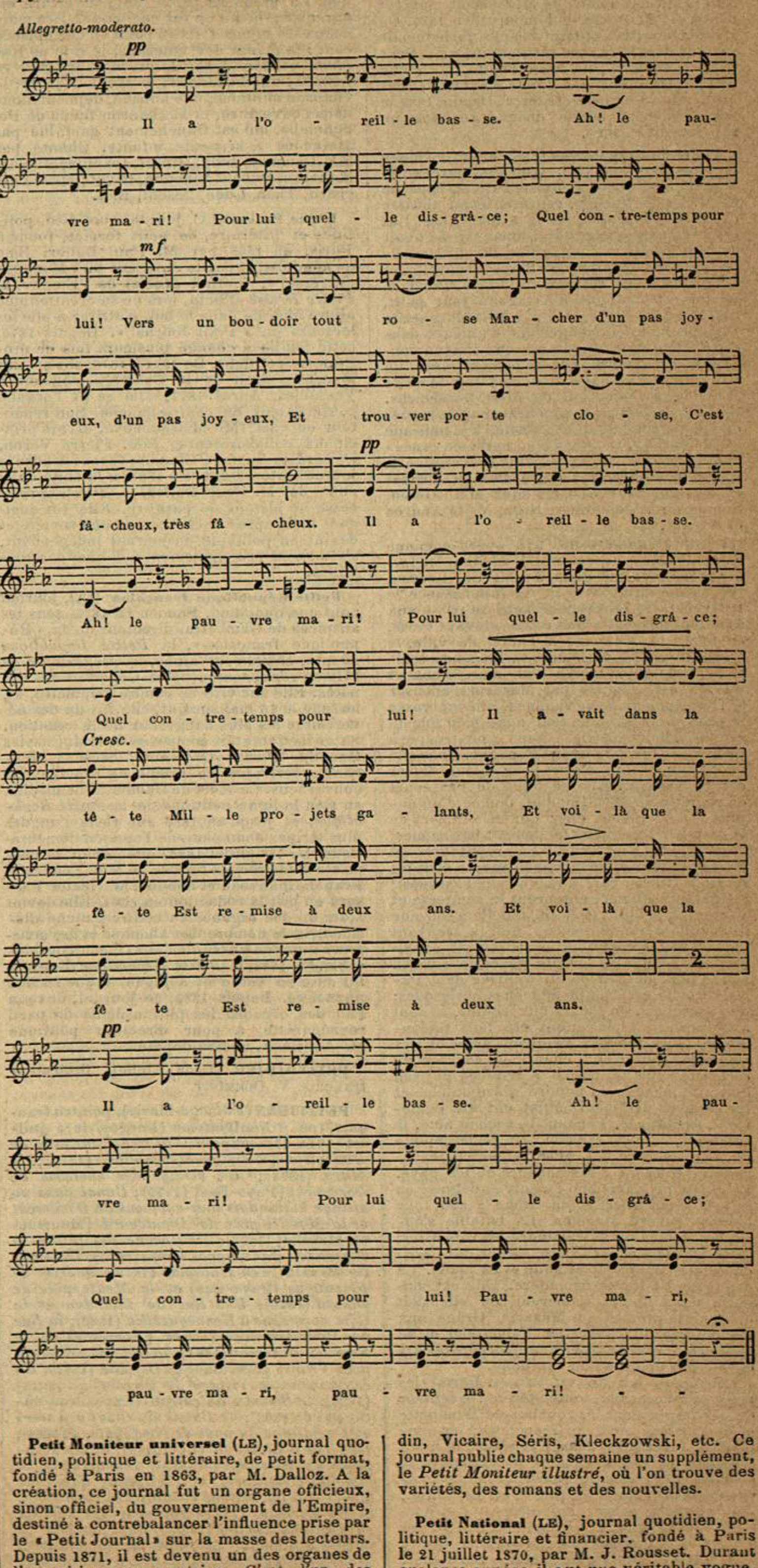
* **PETIT** (Léonce-Justin-Alexandre), peintre et dessinateur français, né à Taden (Côtes-du-Nord) en 1839. — Il est mort à Paris le 18 août 1884. A ses recueils de dessins comiques il faut ajouter deux albums : *Paul le désobéissant* (1878, in-4°) et *la Conversion de M. Gervais* (1880, in-4°).

PETIT DE JULLEVILLE (Louis), littérateur français, né à Paris en 1841. Elève de l'Ecole normale supérieure, dont il sortit agrégé, il fut reçu docteur ès lettres en 1868. Après avoir occupé une chaire à la Faculté des lettres de Dijon, il rentra à l'Ecole normale comme maître de conférences, et devint ensuite professeur de littérature française au moyen âge et d'histoire de la langue à la Faculté des lettres de Paris. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1888. Outre un recueil de *Morceaux choisis* de littérature, et deux thèses, *l'Ecole d'Athènes au* IVe *siècle après Jésus-Christ* (1868, in-8°) et *Quomodo Græciam tragici poetæ græci descripserint* (1868, in-8°), on lui doit les ouvrages suivants : *le Discours français et la Dissertation française* (1868, in-12); *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* (1875, in-8°); *Histoire grecque* (1875, in-12); *Notions générales sur les origines et sur l'histoire de la langue française* (1883, in-12); *Histoire littéraire* (1884, 2 vol. in-12); et une *Histoire du théâtre en France*, comprenant : *les Mystères* (1880, 2 vol. in-8°); *les Comédiens au moyen âge* (1885, in-12), étude couronnée par l'Académie française; *la Comédie et les mœurs en France au moyen âge* (1887, in-18); *Répertoire du théâtre comique au moyen âge* (1887, in-18). M. Petit de Julleville a donné une édition de *la Chanson de Roland* (1878, in-8°).

Petit caporal (LE), journal. V. CAPORAL.

Petit Chaperon rouge (LE), opérette en trois actes et quatre tableaux, de MM. Ernest Blum et Raoul Toché, musique de M. Gaston Serpette, représentée au théâtre des Nouveautés le 10 octobre 1885. Le conte de Perrault, qui eut tant de succès avec la musique de Boïeldieu, sous la Restauration, a tenté à nouveau deux adroits librettistes, MM. Blum et Toché, et un musicien de mérite, M. Gaston Serpette. La pièce est amusante, gaie; la partition, qui a les qualités du genre, a été écoutée avec plaisir. Mlle Marguerite Ugalde représentait le Chaperon rouge, sous les traits d'une petite paysanne du Bourbonnais, du nom de Denizette; le Loup, c'était M. Albert Brasseur, dans le personnage du beau coiffeur de l'endroit, Narcisse, un vrai Don Juan, qui, se voyant repoussé, reconnaît que le seul moyen de croquer à l'aise est d'en demander la permission à M. le maire. Les autres rôles étaient confiés à MM. Brasseur père, Berthelier, Allart, Mmes Darcourt, Marcelle. Parmi les morceaux les plus remarqués, citons les couplets du Talisman, chantés par Berthelier, la chanson du *P'tit Pierrot*, fort bien dite par Mlle Ugalde.

Petit Duc (LE), opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Meilhac et Halévy, musique de M. Ch. Lecocq, représenté au théâtre de la Renaissance le 25 janvier 1878. Voici quelle est la donnée de la pièce : le petit duc de Parthenay, sorti des pages à 18 ans, vient d'épouser une belle et riche héritière qu'il aime. Mais le roi, trouvant les mariés trop jeunes, a décidé qu'ils n'entreraient en ménage que dans deux ans. On les sépare donc, à leur grand désespoir, afin qu'ils aillent compléter leur éducation, l'un avec un précepteur militaire, l'autre au couvent des jeunes filles nobles de Lunéville. Le petit duc n'écoute pas les leçons et ne songe qu'à une chose : reprendre sa femme. Comme il est colonel par droit de naissance, il se met à la tête de son régiment et marche sur Lunéville pour donner l'assaut au couvent, où il s'introduit sous des vêtements de paysanne. Mais le canon tonne, on se bat à la frontière. Le jeune héros, oubliant ses amours, court à la guerre et reçoit si crânement le baptême du feu, que le roi, enchanté de tant de bravoure, lui rend sa femme avec le droit d'en être le mari. La pièce, lestement menée, est remplie d'épisodes amusants, de détails spirituels, qui ont décidé le succès. La partition de M. Lecocq y a contribué pour une large part. Elle est gracieuse et élégante, quoique tombant parfois dans la sensiblerie. Signalons l'introduction du 1er acte, une charmante gavotte, le petit chœur des pages, *Il a l'oreille basse*, que nous donnons ci-après, et le finale très réussi; au 2e acte, les couplets de Bois-Landry, le chœur de guerre, le rondeau de la paysanne très comique, un duo et le finale; la leçon de chant était fort applaudie. Au dernier acte, de jolis couplets et une sorte de nocturne, *Pas de femmes*, en forme de marche ou de ronde. Parmi les interprètes, qui étaient excellents, citons en première ligne Mlle Granier, qui remporta un véritable triomphe dans le rôle du petit duc; MM. Berthelier, Vauthier, Mlle Mily-Meyer, Mme Desclauzas. Cet ouvrage eut plus de 300 représentations en 1878; il fut repris l'année suivante et Mlle Granier y eut un nouveau succès.



Petit Moniteur universel (LE), journal quotidien, politique et littéraire, de petit format, fondé à Paris en 1863, par M. Dalloz. A la création, ce journal fut un organe officieux, sinon officiel, du gouvernement de l'Empire, destiné à contrebalancer l'influence prise par le « Petit Journal » sur la masse des lecteurs. Depuis 1871, il est devenu un des organes de l'opposition conservatrice. C'est l'un des journaux de petit format qui ont le plus fort tirage. Depuis la mort de M. Dalloz, la direction du *Petit Moniteur universel* a été confiée à M. Ernest Daudet. Ses principaux rédacteurs sont : MM. Joly, Gassmann, Claudin, Vicaire, Séris, Kleczkowski, etc. Ce journal publie chaque semaine un supplément, le *Petit Moniteur illustré*, où l'on trouve des variétés, des romans et des nouvelles.

Petit National (LE), journal quotidien, politique, littéraire et financier, fondé à Paris le 21 juillet 1870, par M. J. Rousset. Durant quelques années il eut une véritable vogue. Ses premiers articles sur la question du jour étaient remarqués; ses romans avaient le don d'émouvoir et de passionner le lecteur. Ce succès se maintint sous la direction de M. Hector Pessard, qui s'attacha à donner

en un petit espace le plus de nouvelles possible. M. Pessard quitta la direction du *Petit National* en 1885. M. Ranc, qui lui succéda quelques mois, ne put, malgré son incontestable talent, ramener le succès des premiers jours. Ce journal a pour directeur M. Justin Alavaill, qui en a fait un journal républicain indépendant. M. Edouard Siebecker en est un des principaux rédacteurs.

Petit Parisien (LE), journal quotidien, politique et littéraire, de petit format, fondé à Paris en 1876 par M. Andrieux, avec la collaboration de M. Jules Roche. Républicain radical, ce journal combattit avec une très grande énergie le gouvernement de l'Ordre moral et contribua puissamment à la réélection des 363. Les premiers rédacteurs furent: MM. Andrieux, Jules Roche, Privé, Alexandre Pothey, etc. En 1880, le *Petit Parisien* passa aux mains de M. Laisant, puis fut dirigé par M Piégu, qui mourut en 1887. Ce journal, dont la politique n'a pas varié depuis sa fondation, est très répandu à Paris. Sous le pseudonyme de **Jean Frollo**, il publie chaque jour, sur des sujets d'actualité, des chroniques fort intéressantes. Depuis 1889 le *Petit Parisien* donne chaque semaine un supplément illustré.

Petits Mousquetaires (LES), opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, paroles de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney, représenté au théâtre des Folies-Dramatiques le 5 mars 1885. Les célèbres personnages de Dumas, après avoir défrayé pendant si longtemps les théâtres de drame, sont devenus des héros d'opérette, et voici que nous retrouvons Athos, Porthos, Aramis et un petit d'Artagnan tout petit, tout mignon, représenté par Mlle Marguerite Ugalde. Peu de changement d'ailleurs dans cette adaptation du drame que chacun connaît. Les auteurs ont seulement créé un nouveau personnage, une certaine dame de Tréville, à l'intention de Mme Desclauzas. Ajoutons que la pièce a eu beaucoup de succès et que le public a fait bon accueil à la musique de M. Varney, toujours bien rythmée et scénique, si elle n'est pas toujours très originale. Parmi les interprètes, outre Mmes Desclauzas et Ugalde, nous devons citer MM. Gobin, Simon Max, Montaubry, Riga, Mmes Andrée et Savary.

Petite Mademoiselle (LA), opéra-comique en trois actes, livret de MM. Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Ch. Lecocq, représenté au théâtre de la Renaissance le 12 avril 1879. Le premier acte se passe aux avant-postes de l'armée royale, devant Paris, en 1652; le deuxième à l'hôtel de ville, le troisième à l'hôtel Cameroni. La jeune comtesse Cameroni, veuve d'un mari vieux et infirme, est sollicitée par Mazarin d'épouser le frère jumeau de ce vieillard. Elle embrasse le parti de la Fronde tout aussi bien que la grande Mademoiselle, équipe une troupe à ses frais et intrigue avec l'Espagne. Mais elle veut entrer dans Paris pour mieux lutter contre Mazarin. Elle se munit du passeport d'une certaine Mme Douillet, femme d'un notaire d'Angoulême, chez qui les officiers de la garnison trouvaient facilement bon souper, bon gîte et le reste. La réputation de Mme Douillet s'était répandue jusque sous les murs de Paris, car, à la vue du passeport, les galants officiers entourent la comtesse et veulent la retenir. Celle-ci appelle à son aide le capitaine de Manicamp, qui, la trouvant charmante, en devient sérieusement amoureux. La comtesse profite de cette passion subite pour obtenir de lui d'entrer dans Paris. Cet acte est émaillé de scènes burlesques; des bourgeois, en jouant aux boules, se sont aventurés trop loin et ont été faits prisonniers; leurs femmes viennent au camp les réclamer. L'un d'eux chante la *chanson du cochonnet* que le public a trouvée de son goût; la légende du notaire d'Angoulême et les couplets de Mme Douillet ont été également remarqués. Pendant le second acte, la comtesse, cachée sous le nom de Trompette chez sa sœur de lait, Mme Taboureau, cabaretière, soutient les frondeurs et les paye. Le capitaine Manicamp l'a suivie, déguisé en garçon charcutier, et se cache à son tour chez la tripière Madelon. La bataille s'engage; Manicamp va rejoindre les royalistes; la petite Mademoiselle fait élever des barricades que Manicamp attaque et escalade. La comtesse est faite prisonnière. Elle est conduite dans l'hôtel Cameroni, où elle doit épouser le préféré de Mazarin. Grâce aux manœuvres du cabaretier Taboureau et de Manicamp, elle échappe à un mariage odieux et finit par épouser son capitaine.

Cet opéra eut un vif succès. Parmi les meilleurs morceaux, nous citerons: le septuor de la conspiration; les couplets de Trompette et de Lambin; ceux de Trompette; les couplets de Jacqueline *Jeunes et vieux;* le motif joué par les petits violons; le virelai de la comtesse *Arrivé dans Bordeaux*, et le morceau qu'elle chante déguisée en servante: *Notre patron, homme estimable*, qui eut un succès de fou rire. Les principaux interprètes de cet ouvrage ont été: Mmes J. Granier, Desclauzas, Mily-Meyer; MM. Berthelier, Vauthier, Urbain, Lary, Libert.

Petite Muette (LA), opéra-comique en trois actes, livret de M. Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette, représenté aux Bouffes-Parisiens le 3 octobre 1877. L'auteur a imaginé une pièce aussi invraisemblable que compliquée. Mercédès est devenue muette le jour de son mariage avec le vieux seigneur José d'Albatros. Le docteur Cacomillas déclare que la jeune femme ne recouvrera la parole que sous l'influence de l'amour. Le colonel de dragons Raphaël apporte à don José le brevet de lectrice de l'infante accordé par le roi à la marquise. Malgré l'embarras où cet honneur jette les habitants du château, on part pour la cour. Le colonel sait pendant le voyage rendre la parole à la petite Muette. Alors, pour expliquer au mari un prodige aussi surprenant, l'auteur de la pièce n'a trouvé d'autre moyen qu'un coup de canon, qui sauve les jours du roi et fait de don José d'Albatros le plus heureux des favoris et le plus ridicule des maris. M. Serpette a fait preuve de savoir-faire et d'habileté technique. La première partie de l'ouverture est agréable; la fin en est commune. Les morceaux les mieux faits au point de vue musical sont: le chœur des vétérans, le duo de Raphaël et don José, *Lisez, nous sommes en famille;* une habanera; le chœur *Buvons*; la chanson militaire; une aubade, déjà entendue dans l'ouverture, et la chanson finale de Polichinelle, qui est franchement gaie, lue par Mercédès à la petite infante. Chanté par MM. Daubray, Jolly, Minart, Jeannin, Scipion, Maxnère, Dubois, Vinchon, Rivet; Mmes Peschard, Théo, Luce, Descot, Blot.

Petite Presse (LA), journal quotidien, politique et littéraire, de petit format, fondé à Paris, en 1865, par M. Paul Dalloz. Bien qu'administrée par le directeur du « Moniteur universel », journal officiel de l'Empire, la *Petite Presse* affecta, lors de sa création, une allure libérale dans le but d'attirer à elle les lecteurs du « Petit Journal ». Depuis 1870, cette feuille a changé plusieurs fois de programme politique. De 1871 à 1876, elle soutint le centre droit de la Chambre siégeant à Versailles. Après 1877, elle se fit l'organe conservateur du centre gauche. Son rédacteur en chef, M. Maisonneuve, et ses principaux collaborateurs, MM. Pierre Véron, Boisard et Gustave Claudin, surent rendre le journal intéressant. En 1887, à la suite de la mort de M. Paul Dalloz, la *Petite Presse* cessa un instant de paraître. Elle fut quelques mois après rachetée par une société et devint en politique un journal indépendant, s'attachant principalement à donner des nouvelles.

Petite République française (LA), journal politique quotidien. Fondée en 1875, sous les auspices de Gambetta, directeur de la « République française », la *Petite République* adopta, comme son aînée, le programme de l'Union républicaine de la Chambre des députés. Elle sut vite se rendre populaire, et, lorsque le 16 mai survint, elle fut un des adversaires les plus dangereux de la réaction. Sa rédaction était composée de MM. Charles Quentin, Dionys Ordinaire, Strauss, Delcassé, écrivains de talent et républicains convaincus. La mort de Gambetta ne modifia en rien la ligne politique de la *Petite République*, et jusqu'en 1886 elle resta l'un des plus fermes champions de l'opinion démocratique. Le 1er juillet 1886, elle devint la propriété d'une société formée de MM. Léon Say, Franck-Chauveau et Sebline. M. Hector Pessard en prit la rédaction en chef. Elle devint alors un des organes du centre gauche dissident, et le nombre des abonnés et des acheteurs diminua aussitôt d'une façon considérable. En 1888, la *Petite République française* fut mise en vente et adjugée à une société financière. Depuis 1889, ce journal, devenu l'un des organes les plus ardents du parti revisionniste, a pour directeur politique M. Andrieux, ancien député.

PETITDIDIER (Léon-Emile), littérateur français. V. BLÉMONT.

PETITJEAN (Edmond-Marie), peintre français, né à Neufchâteau (Vosges) le 5 juillet 1844. Il a exposé: *Morte-Eau près de Blainville* [Meurthe-et-Moselle] (1873); *la Mare* (1874); *Un village des environs de Dordrecht* [Pays-Bas] (1875); *Canal dans un village hollandais aux environs de Dordrecht* et *la Moselle près de Dieulouard* [Meurthe-et-Moselle] (1876); *l'Estacade des pilotes à Flessingue par un gros temps* (1877); *Un moulin de village en Hollande* (1878); *la Jetée de Flessingue* (Pays-Bas) et *la Meuse près de Dinant* (1879); *Une Rue de Liverdun* et *la Côte normande à Hennequeville* (1880); *la Rue de Bouxières-aux-Dames* (Lorraine) et *le Sommet du coteau* (1881); *la Côte aux Vipères près Villars* (Lorraine) et *Ostende* (1882); *En Lorraine* et *le Village de Circourt* [Vosges] (1883); *le Sommet du coteau* (Exposition nationale de 1883); *le Bassin du canal à Anvers* et *Un village du pays de Neufchâteau* (1884); *Une rue à Liverdun* (Lorraine), et *les Remparts de Flessingue* (1885); *Domgermain le vignoble* (Lorraine), et *l'Estacade d'Ostende* (1886); *Voray, village comtois* (Haute-Saône), et *En Lorraine* (1887); *Rouen* et *Un hameau en Franche-Comté* (1888), que possède le musée d'Amiens; *la Place de la Vierge à Mont-Justin* (Haute-Saône), et *le Frette, près de Maisons-Laffitte* [Seine-et-Oise] (1889); *les Remparts de Flessingue*, qui appartiennent au musée de Cherbourg; *Voray, le Kattendyck à Anvers* et *Liverdun* (Exposition universelle de 1889). M. Petitjean a obtenu une médaille de 3e classe en 1884, une de 2e classe au Salon de 1885, et la même récompense à l'Exposition universelle de 1889. Une exposition des œuvres de ce paysagiste de talent a eu lieu en 1888 à la galerie des Artistes modernes. A ce propos, le « Voltaire » disait: « La qualité de la lumière, la justesse de l'enveloppe rendent reconnaissables entre tous les tableaux de M. Petitjean, un des plus habiles artistes de ce temps, un de ceux dont les ouvrages protestent avec le plus d'éloquence contre les sauces brunâtres du paysage de convention ».

PÉTRALITHE s. f. (pé-tra-li-te). Chim. indust. Explosif à la nitroglycérine.

— **Encycl.** La *pétralithe* de M. Lewin est un explosif complexe, inaltérable par l'air et par l'eau, obtenu en triturant ensemble 60 parties de nitroglycérine, 16 parties de mousse (sphagnum) carbonisée ou de charbon animal, 15 parties d'azotate de potasse, de soude ou d'ammoniaque, 6 parties de lignite, 1 partie de carbonate de chaux et 1 partie de palmitate de cétyle.

* **PETRELLA** (Enrico), compositeur italien, né à Palerme en 1813. — Il est mort à Gênes le 7 avril 1877. Le malheureux artiste, gravement malade, était tombé dans une profonde misère. Après *Jone* (1848), son plus grand succès, il avait donné *Giovanna di Napoli, Bianca Orsini, l'Assedio di Leida, Catarina Howard, il Duca di Sevilla, la Contessa d'Amalfi* (tiré de *Dalila*, le drame d'Octave Feuillet). Pétrella était un compositeur très bien doué; mais son éducation musicale incomplète, l'insuffisance de son style, très souvent plat et vulgaire, ne lui ont pas permis d'écrire des œuvres capables d'exciter autre chose qu'un engouement très passager.

PETRO-ALEXANDROVSK, ville ou forteresse de la Russie d'Asie, dans le Turkestan occidental, chef-lieu de la province d'Amou-Daria, à 2 kilom. de l'Amou (Oxus) et à 46 kilom. E.-N.-E. de Khiva, par 41° 27′ 23″ de lat. N. et 58° 40′ 35″ de long. E.; 1.000 hab., soldats russes et marchands. Ce poste fortifié a été créé en 1873; il surveille l'oasis de Khiva et les steppes des Kirghiz. Une station météorologique y est établie. La température de la région a des écarts sensibles: + 28°, 8 en juillet, — 6° en janvier.

* **PÉTROLE** s. m. — **Encycl.** Le *pétrole*, dont l'importance au point de vue commercial ne cesse de croître, se rencontre dans presque toutes les contrées du globe: en Europe, en Asie, en Amérique, etc. Les gisements américains, qui fournissaient jusqu'à ces dernières années le monde entier, se divisent, comme on le sait, en deux groupes, savoir: les gisements des Etats-Unis et ceux du Canada. Mais, depuis 1873, on exploite en Asie des sources pétrolifères d'une puissance considérable dont les produits viennent faire une sérieuse concurrence aux pétroles que l'Amérique envoie sur les marchés européens. Nous donnerons donc quelques renseignements sur l'état actuel de l'industrie du pétrole en Amérique et en Asie.

Les *gisements des Etats-Unis* s'étendent parallèlement aux monts Alleghanys depuis le lac Ontario jusque dans la vallée de Kanawha en Virginie; ils se trouvent dans les comtés occidentaux des Etats de New-York et de Pensylvanie et dans une partie de l'Ohio. Ces trois grands bassins producteurs sont généralement connus sous les noms de « districts de Venango, de Butler et de Bradford »; ce dernier, qui est le plus important tant en étendue qu'en fertilité, compte plus de 9.000 sources de pétrole en exploitation. En 1881 on avait retiré de ces sources 25 millions de barils de pétrole, soit près de 6.000.000 de mètres cubes d'huile. La moyenne de la production aux Etats-Unis était en 1884 de 64.888 barils par jour, le baril contenant environ 220 litres. Les *gisements du Canada* se trouvent dans le calcaire du dévonien inférieur et du terrain silurien. Nous citerons surtout les sources de Gaspesur les bords du Saint-Laurent, celles du comté de Lambton et celles du district d'Eenskillen dans la portion ouest de la péninsule formée par les lacs des Hurons, le lac Erié et le lac Ontario.

C'est la région de la Pensylvanie qui est de beaucoup la plus riche: elle produit 6 à 7 fois autant d'huile que toutes les autres ensemble, et cette huile est plus pure et plus facile à purifier que celle du Canada. On a calculé que dans un siècle d'ici il restera encore d'épaisses nappes souterraines de pétrole malgré l'activité avec laquelle on travaille à les épuiser. Ces nappes sont tellement abondantes qu'on a vu certains puits donner en un jour jusqu'à 15.900 mètres cubes d'huile. On peut estimer à 20.000 le nombre des sources en activité en Pensylvanie, et à 11.400 mètres cubes leur produit journalier ce qui donne une moyenne journalière de 545 à 550 litres pour chaque source. On comprend qu'il fallait prendre des mesures exceptionnelles pour exploiter ce vaste ensemble. On a relié chaque source à des réservoirs par un ensemble de tuyaux; la canalisation ainsi construite a une longueur totale d'environ 8.000 kilom. L'huile qui jaillit des sources se déverse ainsi, tout naturellement, dans 16.000 réservoirs, qui ne coûtent pas moins de 42.000 francs chaque et dont quelques-uns ont 30 mètres de diamètre et 7^{m},30 de hauteur. On peut les comparer aux plus grands gazomètres des usines à gaz de Paris. Grâce à ces réservoirs, la Pensylvanie contient une provision d'huile de 38.000.000 de barils; ce serait assez pour remplir un lac d'environ 2 kilom. de long. sur autant de large, et 3 mètres de profondeur. D'ailleurs, depuis 1880 on a dépensé plus de 12.000.000 de dollars, soit plus de 60.000.000 de francs, pour constituer cette canalisation immense. Enfin, outre les 8.000 kilom. de tuyaux établis dans la région pétrolifère pour recueillir le produit des sources, on a construit un réseau de plus de 1.900 kilom. reliant la région avec les villes de Cleveland, Pittsburg, Buffalo, New-York. On conçoit qu'il est plus économique d'envoyer l'huile par ces tuyaux que de la transporter par les voies ferrées dans des wagons-citernes. On construit encore actuellement de nouvelles conduites aboutissant aux autres centres importants des Etats-Unis. Quelques chiffres feront mieux ressortir encore l'importance du commerce du pétrole aux Etats-Unis. En 1867, ce pays extrayait 3.583.000 barriques de pétrole et en exportait 1.596.000. En 1877, l'extraction était de 13.000.000 de barriques, et l'exportation, de plus de 8.000.000. Actuellement, on peut estimer que la production dépasse 24.000.000 de barriques, sur lesquelles on en exporte environ 16.000.000; le reste, soit 8.000.000 de barriques, étant consommé dans le pays.

Le pétrole et le naphte se rencontrent dans un grand nombre de points au *Caucase*, notamment dans la presqu'île de Taman, à Chemakha, mais surtout à Balakhani et Sabountchy, dans la presqu'île d'Apchéron (v. APCHÉRON et BAKOU). L'exploitation rationnelle de ces sources de pétrole, dont on connaissait l'existence dans l'antiquité, n'a été commencée qu'en 1873. Les sources les plus importantes, celles de Balakhani sont à 10 kilom. de la ville de Bakou, l'un des ports russes les plus importants de la mer Caspienne. La région pétrolifère est aride et sablonneuse, sans aucune trace de végétation. Le naphte, liquide jaunâtre d'une densité de 0,85 à 0,90 et d'une odeur caractéristique, se trouve en deux couches de 100 et 250 mètres de profondeur dans des sortes de poches ou fissures souterraines qui contiennent en couches superposées de l'eau, du naphte et des gaz. Ce terrain, qui est constitué par du sable argileux, se prête admirablement au forage des puits, qu'on creuse au hasard et presque toujours avec succès. On peut compter qu'en moyenne chaque puits donne 30.000 mètres cubes de naphte, quelle que soit sa durée. Au prix actuel du naphte à Balakhani, un puits cesse d'être exploitable lorsque son rendement n'est plus que d'une vingtaine de mètres cubes par jour. Le naphte extrait des différents puits est conduit dans des réservoirs par des canaux creusés dans le terrain; toute la contrée est sillonnée de ces ruisseaux et de ces lacs de naphte aux eaux calmes et verdâtres.

Le transport du naphte de Balakhani à Bakou a lieu dans une série de conduites en fonte de 10 kilom. de longueur. Chaque compagnie a sa conduite. Le naphte est pompé des réservoirs dans les conduites à une pression de 20 atmosphères par de puissantes pompes à vapeur. Arrivé à Bakou, dans la « Ville Noire », où se trouvent toutes les raffineries de pétrole, le naphte est raffiné. La plus grande partie du pétrole est envoyée en Russie dans des bateaux-citernes par la mer Caspienne et le Volga; une autre partie va de Bakou à Batoum au bord de la mer Noire par le chemin de fer transcaucasien. On expédie ainsi en moyenne 3.600 wagons-citernes de 10 mètres cubes par mois. Dans ces derniers temps, on a parlé de l'établissement d'une conduite monstre de 1.000 kilom. de longueur pour amener le pétrole de Bakou à Batoum. Ce qui arrête l'exécution de ce projet, c'est que le gouvernement russe ne veut accorder la concession que pour le transport du naphte et non du pétrole raffiné, afin d'obliger les exploitants à utiliser les résidus du pétrole.

Le prix du litre de naphte à Balakhani est en moyenne de 0 fr. 0025. Le raffinage et le transport dans les wagons-citernes représentent 0 fr. 020 par litre; le transport de Bakou à Batoum représente 0 fr. 028; de sorte qu'un litre de pétrole à Batoum, y compris l'impôt prélevé par le gouvernement russe, est de 0 fr. 10. Avec un prix aussi bas, on comprend que le pétrole soit employé dans ces pays sur une bien plus vaste échelle que chez nous. C'est ainsi que toutes les usines chauffent avec des résidus de naphte, et, chose incroyable, l'eau servant à alimenter les machines à vapeur revient, à égale volume, bien plus cher que le naphte qui sert de combustible. Les locomotives du chemin de fer transcaucasien de Batoum à Bakou et du chemin de fer transcaspien récemment inauguré, de la mer Caspienne à Samarkand, sont également chauffées au naphte, circonstance qui n'a pas peu contribué à rendre possible la traversée de ce désert, où tout autre combustible fait défaut. Le résidu brut de la distillation du naphte, c'est-à-dire les huiles qui restent dans les appareils de rectification lorsque les essences de pétrole et l'huile de pétrole proprement dite ont distillé, sont des produits fort intéressants à étudier à cause des nombreux dérivés que l'industrie en retire.

En distillant à feu nu ces huiles, désignées aussi sous le nom de *goudrons de pétrole*, on

obtient plusieurs produits liquides de densités différentes variant de 0,830 à 0,920, qui se classent en: huiles lourdes, huiles lubréfiantes, vaselines, paraffines et résidu. Le résidu brut est employé tel quel depuis quelques années pour le graissage; il s'agit là d'une application fort intéressante sur laquelle nous croyons utile de donner quelques détails.

Depuis l'année 1878 la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest français fait usage de l'huile russe brute pour le graissage des essieux de wagons et la Compagnie de l'Est emploie aussi ce lubrifiant avec succès. Ce résidu est un liquide noir à reflets violacés; en couche mince il a une couleur mordorée. Sa densité varie de 0,905 à 0,915; il est liquide à —10°. A une température plus basse il s'épaissit, mais même à —30° il ne prend que la consistance du savon vert. Il émet des vapeurs inflammables vers 135°; il est très visqueux à la température ordinaire. Au-dessus de 50° sa viscosité diminue plus rapidement que celle du colza à mesure que la température augmente. Jusqu'à 100° le résidu de naphte est à ce point de vue supérieur à l'huile de colza. Ajoutons que le résidu de naphte est neutre, sans action sur les métaux, pratiquement inaltérable et indécomposable à l'air; ce qui tient à la présence dans l'huile d'une forte proportion de paraffine et d'une faible quantité d'autres carbures solides en dissolution. En le traitant par l'acide sulfurique on extrait de ce résidu une huile de graissage complètement dégoudronnée, mais en pratique on obtient le même résultat, à moins de frais, en soumettant le résidu à une distillation facilitée par une injection de vapeur surchauffée. Depuis l'année 1873, on exporte de Bakou des quantités de plus en plus considérables d'huiles de graissage. On peut estimer à 500.000 tonnes la quantité exportée dans ces dernières années. Le prix de ce résidu est d'environ 27 fr. 50 les 100 kilogr. rendus à Paris, hors octroi et fûts rendus.

Le pétrole, dont l'exploitation au Caucase prend un développement extraordinaire, jouera un rôle important dans l'industrie européenne si l'on parvient à diminuer les frais de transport, qui augmentent son prix de telle sorte qu'il coûte en France de 50 à 56 francs les 100 kilogr.

PÉ-TSAÏ s. m. (pé-tsa-i — locution chinoise signifiant *légume blanc*). Chou de la Chine.

— **Encycl.** Le *pé-tsaï* (*brassica chinensis*) est une plante annuelle de la famille des Crucifères, haute de 0^{m},60 à 1 mètre, à feuilles oblongues et serrées constituant une tête pesant de 7 à 10 kilogr. Elle a été introduite en France vers 1818, cultivée en 1838 au Muséum et acclimatée depuis en Bretagne. On en connaît trois variétés principales: une, à feuilles blanches, fines et tendres, se cultive comme la laitue romaine; une autre, le nisoutou, a de grandes feuilles crêpées et charnues; la dernière, violacée, a des feuilles lisses et déliées, à saveur légèrement amère. C'est un légume d'hiver, qui se mange conservé dans le sel, confit dans le vinaigre ou cuit avec du riz; on conserve souvent les pé-tsaïs en les ensilant après leur avoir fait subir un commencement de dessiccation au soleil.

PETTIE (John), peintre écossais, né à Edimbourg en 1839. Après avoir fréquenté l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale, où il eut pour maîtres R.-S. Lander et J. Ballantyne, il se fixa à Londres et débuta à l'Exposition de 1859 par un tableau, *les Armuriers*, qui fut remarqué; depuis, il a pris part à toutes les expositions annuelles. Il est membre titulaire de l'Académie de Londres depuis 1873. Nous citerons de lui: *Qu'est-ce qui vous manque, madame?* (1861); *le Trio* et *la Tonsure* (1863); *George Fox refusant le serment à Houlker-Hall en* 1663 (1864); *le Docteur* (1867); *Pax vobiscum! Lutte avec les contrebandiers des montagnes* (1868); *la Disgrâce du cardinal Wolsey* (1869); *Un rêve chéri, Scène de Temple garden* (1871); *Silvius et Phœbé* (1872); *Sentinelle de minuit* (1873); *le Secret d'Etat* (1874); *les Jacobites*, 1745 (1875); *Un chevalier du* XVIIe *siècle* (1877); *l'Heure, Rob-Roy, le Seigneur* (1878). A Paris, en 1878, il a exposé: *Conditions aux assiégés*, portrait du *très révérend évêque Ullathorne, Parlementaires, Haute Trahison, le Défi, Portrait, costume du* XVIe *siècle*, portrait de *M. E.-S. Kennedy*.

PETTIGREW (James-Bell), physiologiste anglais, né à Roxhill (comté de Lamark) le 26 mai 1834. Successivement professeur d'anatomie et de médecine à l'université de Saint-Andrews, doyen de la Faculté de médecine de cette université, délégué des universités de Glasgow et de Saint-Andrews au congrès médical, chirurgien de l'hôpital, conservateur du musée de chirurgie d'Edimbourg, enfin de nouveau professeur d'anatomie à Saint-Andrews (1875), Pettigrew est l'un des principaux anatomistes et physiologistes des temps modernes. Il a particulièrement étudié l'innervation et les muscles du cœur, de la bouche, de la vessie et de la matrice, les mouvements des liquides chez les plantes, les animaux inférieurs et l'homme, les relations entre les mondes organique et inorganique, etc.; il a donné une théorie du vol des oiseaux et des insectes et comparé ce phénomène avec les essais qui ont été faits de machines volantes. On lui doit les ouvrages suivants: *Sur l'arrangement des fibres musculaires dans les ventricules du cœur des vertébrés*, qui lui valut une médaille d'or (1859); *Sur la présomption de survie* (1860); *les Ganglions et les Nerfs du cœur et leur relation avec les systèmes cérébro-spinal et sympathique chez les mammifères* (1861); *Sur la physiologie des ailes ou analyse des mouvements produisant le vol chez l'insecte, l'oiseau et la chauve-souris*, dans les « Transactions » de la Société royale des Sciences à Edimbourg (1870); *la Locomotion chez les animaux ou Marche, Natation et Vol* (1873), traduit en français (1876 in-8°), qui lui valut le prix Godard de l'Académie des sciences de Paris; *Rapport des animaux et des plantes avec la matière inorganique et Action réciproque des forces vitale et physique*, série de conférences faites au collège des chirurgiens à Edimbourg; *Sur la physiologie de la circulation dans les plantes, les animaux inférieurs et l'homme* (1874); *l'Homme au point de vue anatomique, physique et physiologique* (1875), cours fait à l'université de Saint-Andrews, etc.

* **PEUCKER** (Edouard DE), général prussien né à Schmiedeberg, en Silésie, en 1791. — Il est mort à Berlin le 10 janvier 1876.

Peuples de l'Afrique (LES), par Robert Hartmann. V. AFRIQUE (les Peuples de l').

PEYNOT (Emile-Edmond), statuaire français, né le 22 novembre 1850 à Villeneuve-sur-Yonne. Entré à vingt ans à l'Ecole des Beaux-Arts, il y eut MM. Jouffroy et Hiolle pour maîtres et remporta en 1880 le grand prix de Rome avec une statue ayant pour sujet *l'Enfant prodigue*. Au Salon il a exposé, outre des bustes en 1876, 1878, 1881 et 1882: *Une fileuse*, en bronze (1882); *Abandonnée* et *Marchand tunisien* (1883); *Pro patria* (1884); *Sénateurs romains* (1888); la reproduction en marbre de *Pro patria*, acquise par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et qui figure au musée du Luxembourg, et *la Proie*, également acquise par l'Etat (1886); portrait de *Mme L. de M.* et *Pro patria* en bronze (1887); maquette d'un monument à élever *la Gloire de la République*, à Lyon, en collaboration avec M. Blavette, architecte, et *Tritons et Enfants*, groupe en plâtre pour un des bassins du château de Vau-le-Vicomte (1888); *Naïade*, pour le même château (1889). Cet artiste a remporté une médaille de 3e classe en 1883, une de 2e classe en 1884 et une de 1re classe en 1886.

PEYRAMONT (Alphonse DULÉRY DE), magistrat et homme politique français, né à Sauviat (Haute-Vienne) en 1805. — Il est mort à Versailles le 25 janvier 1880.

* **PEYRAT** (Napoléon), pasteur et historien français, né aux Bordes-sur-Aribe (Ariège) en 1809. — Il a encore publié, sous le pseudonyme de **Napol le Pyrénéen**, *les Pyrénées, romancero* (1877, in-12), recueil de poèmes dont l'un, *Roland*, est d'une belle allure romantique. — Sa femme, Eugénie POIRÉ, dame Napoléon PEYRAT, née à Bourgoin (Isère) en 1833, a publié: *Napoléon Peyrat, poète, historien, pasteur* (1881, in-12).

** **PEYRAT** (Alphonse), publiciste et homme politique français, né à Toulouse le 21 juin 1812. — Il a été élu vice-président du Sénat, en remplacement de M. Le Royer, le 9 février 1882, et réélu aux mêmes fonctions le 2 février 1885.

PEYREBRUNE (Mathilde-Georgina-Elisabeth DE PEYREBRUNE, dame DE JUDICIS, connue en littérature sous le nom de **Georges de**), romancière française, née dans le Périgord en 1848. Elle a publié: *Contes en l'air* (1877, in-12); *les Femmes qui tombent* (1882, in-12); *Gatienne* (1882, in-12); *Marco* (1882, in-12); *Victoire la Rouge* (1883, in-12); *Polichinelle et Cie* (1883, in-12); *Jean Bernard* (1883, in-12); *Une séparation* (1884, in-12); *Mlle de Trémor* (1885, in-12); *les Frères Colombe* (1885, in-12); *Une décadence* (1886, in-12); *les Ensevelis* (1887, in-12); *Colombine* (1888, in-12); *Laquelle*, recueil de nouvelles (1888, in-12). Un certain nombre de ces romans ont paru dans la « Revue des Deux-Mondes ». « Mme Georges de Peyrebrune, a dit M. Paul Bourde, est d'une inspiration fort inégale; un roman d'elle vous laisse une impression de supériorité, le suivant vous la gâte en vous inspirant des réserves. » *Gatienne, Victoire la Rouge, Polichinelle et Cie* et *les Frères Colombe* passent pour ses meilleurs.

PEYRON (Alexandre-Louis-François), marin français, né le 21 juin 1823 à Marines (Seine-et-Oise). Sorti de l'Ecole navale en 1841 comme aspirant, il fit une première campagne de quatre années autour du monde, pendant laquelle il assista, sous les ordres du contre-amiral Dupetit-Thouars, à la prise de possession des îles Marquises. Enseigne en 1845 et lieutenant de vaisseau en 1852, sa belle conduite à l'attaque de Bomarsund lui valut d'être décoré le 15 septembre 1854. Commandant de la canonnière « Sainte-Barbe », il prit part au bombardement de Sweaborg. En Cochinchine, il commanda la canonnière n° 18 lors du combat de Mytho le 10 août 1861; le 26 du même mois, il fut promu capitaine de frégate. Pendant l'expédition du Mexique, il reçut en 1863 le commandement du fort Saint-Jean d'Ulloa; les services qu'il rendit lui méritèrent d'être promu officier de la Légion d'honneur en 1864 et capitaine de vaisseau en 1867. Après avoir été chef d'état-major de l'amiral Jauréguiberry, il fut promu contre-amiral le 26 avril 1877 et nommé major de la flotte à Toulon, puis commandant de la division navale des Antilles le 2 juillet 1878. A son retour en France, il siégea au conseil d'amirauté et il remplit les fonctions de chef d'état-major général sous les ministres Jauréguiberry et Cloué. Promu vice-amiral le 24 février 1881 et nommé préfet maritime à Toulon le 12 décembre 1882, il reçut le 9 avril 1883 le portefeuille de la Marine, qu'il a conservé jusqu'au 6 avril 1885. Nommé en 1886 commandant en chef de l'escadre d'évolutions, il passa au cadre de réserve le 21 juin 1888 par limite d'âge. Elu sénateur inamovible et nommé questeur, il s'est consacré depuis exclusivement à son mandat. Il a été élevé le 29 octobre 1887 à la dignité de grand-croix dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Son frère, le docteur PEYRON, après avoir fait partie du corps de santé de la Marine, fut nommé directeur de l'institution des sourds-muets à Paris et remplaça, le 4 novembre 1884, M. Charles Quentin comme directeur de l'administration de l'Assistance publique.

PEYTON (John-Levis), officier et littérateur américain, né dans l'Etat de Virginie le 15 octobre 1824. Admis à l'académie militaire de Virginie en 1839, il visita en 1848 le Canada et reçut une mission officielle en Angleterre, en France et en Autriche (1851). De retour dans son pays, il organisa le corps des volontaires de l'Etat d'Illinois dont il devint successivement major général et lieutenant-colonel. Après avoir exercé divers emplois administratifs et judiciaires en Virginie, il embrassa la cause du Sud dès le début de la guerre de Sécession et s'occupa de l'équipement de l'armée. Blessé et devenu impropre au service de campagne, il fut chargé de l'inspection des forts et envoyé comme commissaire en Europe. Après la guerre il habita quelque temps l'île de Guernesey, où il publia ses œuvres et ne revint aux Etats-Unis qu'à la fin de 1876, pour s'adonner entièrement aux lettres. On lui doit: *Coup d'œil sur la statistique de l'Illinois* (1854); *le Chemin de fer du Pacifique et le Commerce avec la Chine et les îles des Indes* (1854); *Notes d'un agent diplomatique pendant la guerre civile des Etats-Unis* (1866, 2 vol.); *les Aventures de mon grand-père* (1867); *A travers les Alleghanys et les Prairies* (1869); *Mémoires de William Modison Peyton* (1870); *Esquisse biographique sur Anne-Montgomery Peyton* (Guernesey, 1876); etc.

PEYTRAL (Paul-Louis), homme politique français, né à Marseille le 20 janvier 1842. Après avoir fait ses études au lycée de Marseille et pris à Paris le diplôme de pharmacien, il s'établit dans sa ville natale, à la tête d'une importante maison de produits chimiques, qu'il conserva jusqu'à son entrée à la Chambre des députés. Il débuta dans la vie politique en 1876 comme conseiller municipal de Marseille; adjoint au maire, il fut révoqué par le gouvernement du Seize-Mai, à la chute duquel la mairie lui fut offerte. Elu, en 1880, conseiller général des Bouches-du-Rhône, il se présenta l'année suivante aux élections législatives du 21 août, passa au second tour de scrutin avec 5.022 voix sur 9.269 votants, donna sa démission de conseiller général et vint siéger à l'extrême gauche. Pendant la législature 1881-1885 il intervint dans diverses délibérations d'ordre économique et affirma à plusieurs reprises ses opinions libre-échangistes, notamment lors des discussions sur les céréales et sur le régime des sucres.

Aux élections générales de 1885, M. Peytral, porté sur la liste radicale des Bouches-du-Rhône, fut élu au scrutin de ballottage, le premier sur huit, par 56.173 voix sur 92.845 votants. Lorsque se posa la question de l'évacuation du Tonkin, M. Peytral vota les crédits demandés par le cabinet Brisson, non pour faire acte d'adhésion à la politique coloniale du ministère Jules Ferry, mais pour protester contre toute idée d'abandon. M. de Freycinet ayant, le 7 janvier 1886, constitué un cabinet de concentration républicaine, M. Peytral, qui s'était signalé comme orateur d'affaires, fut nommé sous-secrétaire d'Etat au ministère des Finances, dont M. Sadi Carnot était alors titulaire; à ce titre, il obtint du Parlement l'augmentation de la pension de retraite des agents du service actif des douanes.

Démissionnaire au mois de novembre suivant, M. Peytral fut nommé vice-président de la commission du budget, puis président en remplacement de M. Rouvier (31 mai 1887). Dans l'allocution d'usage, il déclara que, selon lui, la situation financière exigeait qu'on amorçât sans plus tarder les réformes fiscales, opinion qu'il eut l'occasion de confirmer à la tribune au cours de la discussion générale de la loi de finances. La constitution du ministère radical de M. Floquet (3 avril 1888), où M. Peytral entra avec le portefeuille des Finances, lui permit de défendre comme ministre le programme qu'il avait préconisé comme député. Il demanda tout d'abord au Parlement de reporter le point de départ de l'année financière au 1er juillet, comme cela se pratique dans divers Etats de l'Europe, et la Chambre entra dans ses vues; mais le Sénat, qui faisait au ministère Floquet une opposition sans merci, refusa de sanctionner le projet. M. Peytral résolut alors de réformer notre système fiscal, non par voie budgétaire, mais au moyen de projets de loi spéciaux. Ces projets, tendant tous à rendre les taxes aussi proportionnelles que possible aux facultés des contribuables, sont au nombre de cinq: 1° modification de l'assiette des prestations; 2° modification du régime fiscal en matière de transmission d'usufruit et de nue propriété, et limitation au sixième degré de la vocation héréditaire; 3° projet de réforme de l'impôt des boissons, dégrevant les boissons hygiéniques et abolissant les droits d'entrée, de manière à rendre possible la réforme des octrois; 4° répartition nouvelle de la contribution personnelle mobilière en vue de la rendre moins lourde pour les familles nombreuses et de préparer la suppression de la cote personnelle; 5° projet portant établissement d'un impôt général sur le revenu établi d'après les déclarations faites par les contribuables à la mairie et examinées par une commission d'évaluation dans chaque commune, par une commission supérieure dans chaque arrondissement. Le projet d'impôt sur les boissons fut seul examiné par une commission spéciale, dont les membres étaient généralement favorables. Le projet d'impôt sur le revenu, combattu comme inquisitorial, fut renvoyé à l'examen d'une commission presque unanimement défavorable, bien que l'établissement de cette taxe eût été voté au Palais-Bourbon le 10 février 1887, à la majorité de 261 voix républicaines contre 227. Le cabinet Tirard, qui succéda le 22 février 1889 au cabinet Floquet, ne retira aucun des projets élaborés par M. Peytral. A la veille de son départ, M. Peytral avait fait approuver par le conseil des ministres un projet rattachant directement la comptabilité de chaque ministère à la direction de la comptabilité publique, combinaison qui permettait au ministre des Finances de connaître exactement, à tout instant, l'état des dépenses de chacun des autres ministères et d'établir le budget général en parfaite connaissance de cause.

Aux élections législatives du 22 septembre 1889, il se présenta dans la 1re circonscription de Marseille et l'emporta au premier tour sur ses six concurrents de diverses nuances.

* **PEZZANI** (André), littérateur français, né à Lyon en 1818. — Il est mort dans cette ville le 17 mai 1877.

* **PFEIFFER** (Louis-Georges-Charles), médecin et naturaliste allemand, né à Cassel en 1805. — Il est mort dans cette ville le 2 octobre 1877.

* **PFORDTEN** (Louis-Charles-Henri VON DER), homme politique bavarois, né à Ried le 11 septembre 1811. — Il est mort à Munich le 18 août 1880. Son dernier ouvrage est intitulé: *Etudes sur le droit des villes et des campagnes de la Haute-Bavière, au temps de l'empereur Louis* (1875).

* **PFYFFER** (Casimir), jurisconsulte et homme politique suisse, né à Rome le 10 octobre 1794. — Il est mort le 11 novembre 1875.

PHAGOCYTE s. m. (fa-go-si-te — du gr. *phagein*, manger; *kutos*, cellule). Physiol. Cellules susceptibles d'un mode de digestion intracellulaire.

— **Encycl.** On sait que la digestion intracellulaire constitue une des propriétés originelles du monde organique: on la retrouve même chez les myxomycètes. Dans ce mode de digestion, des corps solides de diverses sortes sont englobés par le protoplasma d'une cellule ou d'un plasmode, puis élaborés en vue de la nutrition. Les *phagocytes* jouent un véritable rôle thérapeutique dans les maladies à microbes; ils servent à la défense de l'organisme en absorbant et neutralisant les microbes qui tendent à y pénétrer. Des expériences ont été faites à l'aide du *bacillus subtilis*, et on a observé une véritable bataille, dans laquelle le leucocyte s'empare du bacille et l'absorbe; d'autres leucocytes viennent au secours du premier et chacun d'eux absorbe le plus de bacilles qu'il peut et les bacilles absorbés disparaissent complètement. Le nombre de bacilles qu'un leucocyte peut ainsi absorber est indéterminé; cependant le leucocyte paraît se reposer après avoir détruit 5 ou 6 microbes et recommence peu de temps après. On appelle particulièrement *phacocytes* les leucocytes de grandes dimensions, mais tous les leucocytes jouissent de cette propriété d'absorber les bacilles.

* **PHANÉROCARPE** s. m. — Zool. Ordre de méduses. ‖ Syn. d'ACALÈPHES.

* **PHARAMINEUX, EUSE** adj. — Au tome XVI du *Grand Dictionnaire* nous avons donné à ce mot, d'après Littré (*Supplément* de 1878), le sens d'étonnant, prodigieux, dans lequel on l'emploie ordinairement, mais à tort. *Pharamineux*, que l'on ferait mieux d'écrire, comme anciennement, *faramineux*, vient de *feramen*, mot de la basse latinité, que Du Cange traduit par *fera silvatica*, bête fauve, et c'est peut-être bien un sens rapproché de celui-là qu'a le mot *pharamineux* dans l'exemple même cité par Littré: « Aussitôt que les convulsionnaires de Saint-Médard le voyaient arriver (le chevalier de Foland) dans leur cimetière ou dans leur galetas, les cris *pharamineux*, les bonds, les sauts de carpe et les contorsions y centuplaient d'ardeur et d'ac-